

Gérard Bouchard. *La pensée impuissante*. Montréal, Boréal, 2003. 319 p.

Jean-Philippe Warren

Volume 6, Number 1, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024257ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024257ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warren, J.-P. (2005). Review of [Gérard Bouchard. *La pensée impuissante*. Montréal, Boréal, 2003. 319 p.] *Mens*, 6(1), 95–103.
<https://doi.org/10.7202/1024257ar>

COMPTES RENDUS

**Gérard Bouchard. *La pensée impuissante*.
Montréal, Boréal, 2003. 319 p.**

Après des ouvrages à caractère davantage sociographique et empirique, Gérard Bouchard s'est lancé, depuis plus de cinq ans, dans l'excitante mais ô combien difficile entreprise de sonder la valeur des grands récits tirés du passé canadien-français. Au moment où le Québec francophone, après la victoire à l'arrachée du non au référendum de 1995, semble traverser une période plus incertaine, plus hésitante de son histoire, il a semblé souhaitable à Gérard Bouchard de revisiter les œuvres de ceux (le masculin s'impose ici) qui ont voulu se faire les guides du peuple canadien-français, depuis la période close par l'échec du soulèvement des Patriotes jusqu'à celle ouverte par les réformes de la Révolution tranquille. Le résultat est étonnant et passionnant à maints égards.

Étonnant et passionnant ? Sans l'ombre d'un doute. Nous voudrions en commençant ce compte rendu insister sur le caractère novateur de l'entreprise analytique livrée dans les pages de *La pensée impuissante*. C'est parce que nous croyons cet ouvrage particulièrement stimulant que nous voudrions présenter ici quelques remarques critiques qui visent, non pas à invalider la démarche de Gérard Bouchard (avec laquelle, dans ses grandes lignes, nous sommes d'accord), mais approfondir avec lui une perspective qui, croyons-nous bien humblement, n'est pas toujours bien servie par certains raccourcis interprétatifs empruntés dans ses deux derniers ouvrages.

Résumons la thèse de Bouchard à grands traits. Le discours étant forcément confronté au contradictoire et à l'ambivalence, l'intellectuel aura le choix, pour faire sens de la

réalité, entre trois stratégies discursives, à savoir l'abolition d'un des termes de la contradiction (*la pensée radicale*), l'aménagement des contradictions dans une unité plus haute et plus forte (*la pensée organique*), la juxtaposition des contraires dans un montage informe et inopérant (*la pensée équivoque* ou *fragmentaire*). À noter que Bouchard se garde de proposer une quatrième stratégie qui viserait au dépassement des contraires par l'accomplissement d'une synthèse. Il ne donne aucune indication qu'en à la possibilité d'une pensée dialectique. Curieusement, alors que cette typologie semble indiquer une approche neutre, Bouchard s'empresse de connoter la pensée fragmentaire comme dépressive, pour ainsi dire pathologique, faisant par contraste de la pensée radicale, tout au long de son ouvrage, une source de changement dynamique, et ce même si les exemples de pensée radicale énoncés en introduction sont loin de produire sur le lecteur une impression favorable (communisme soviétique, fascismes, fondamentalisme religieux, etc.). Il y a là une première source d'agacement possible. Le parti pris de l'auteur embrouille par moments l'interprétation qu'il fait des événements et des discours. La pensée fragmentaire (le titre le dit) est impuissante, inhibitrice, incohérente, naïve et le reste à l'avenant. Il n'est donc nulle part envisageable pour l'historien de l'analyser, comme Jocelyn Létourneau le fait en penchant quant à lui tout à fait dans l'autre sens (dans une sorte de miroir assez amusant), comme une source d'innovation ou de pragmatisme. Bien qu'en certains passages l'auteur veuille prévenir une telle accusation, la pensée équivoque est bel et bien condamnée *a priori*.

Sa typologie des stratégies discursives faite, Bouchard se lance dans une catégorisation des écrits de quatre penseurs canadiens-français que tout semble séparer au départ malgré leur adhésion à l'idéologie libérale, entendue ici au sens large :

le *rouge* Arthur Buies, le mercieriste Edmond de Nevers, le libéral à la *Taschereau* Édouard Montpetit, le libéral antinationaliste Jean-Charles Harvey. Il n'a pas de mal à prouver que, de notre point de vue, leurs discours sont *essentiellement* et en eux-mêmes contradictoires et qu'aucune logique fondamentale ne les traverse. Revendiquant l'industrie mais incapables de rompre avec le rêve d'un monde rural et bucolique, vantant les vertus du peuple canadien-français et conspuant sans cesse son indolence, cherchant à fonder une littérature nationale mais trop heureux de trouver en la littérature française un modèle, faisant des individus et des peuples les acteurs d'une histoire tout entière confiée aux desseins de la providence, tour à tour admirant et dénonçant l'Amérique anglo-saxonne, etc., ces quatre penseurs auraient pondu des œuvres sans véritables armatures théoriques ou rhétoriques. Chercher la ligne organisatrice dans ce fatras de propositions contradictoires serait comme chercher l'axe autour duquel tournent des particules emportées dans un mouvement brownien.

Nous sommes en accord avec la présentation que Gérard Bouchard fait de la pensée canadienne-française de cette période. Il faut cependant préciser notre convergence, car elle n'est pas exempte de nombreuses réserves. Nous sommes d'accord avec Bouchard, à ceci près que nous croyons l'auteur avoir penché peut-être un peu trop du côté... de la pensée radicale dans l'interprétation qu'il en propose au lecteur. S'il est juste de dire que, de notre point de vue, les discours des intellectuels canadiens-français sont aussi déchirés et incohérents que ceux du démocrate, élitiste et totalitaire Platon, il faut encore convenir qu'il existe de nombreux lieux où ces discours retrouvent une certaine cohérence, une certaine consistance idéologique. Or il semble que Bouchard se soit gardé de vouloir trouver de tels lieux de réconciliation, tout à la

tâche qu'il était de *schizophréniser* (nous ironisons à dessein) la vie intellectuelle du passé national. Il parle sans cesse de dualités conflictuelles, dichotomies, oscillations, discours contradictoires mal articulés, dualismes, juxtapositions, antinomies, discours concurrents, tensions, déchirements, cohésions partielles, opinions irréconciliables, montages hétéroclites, visées incompatibles, contradictions béantes, constructions hybrides, ambiguïtés, incohérences, syncrétismes contradictoires, contorsions, éclatements, fragmentations, thématiques mal soudées. Mais nulle part, ce qui surprend, Bouchard n'évoque le concept d'oxymoron, un concept qui lui aurait pourtant permis de mieux comprendre que les contradictions mises en scène dans la pensée canadienne-française tiennent par moments leur force de leurs oppositions mêmes. La pensée canadienne-française, il l'avoue lui-même, est pleine de ces clair-obscurs et de ces vérités-mensonges. J'en donnerai ici seulement un exemple. Quand Edmond de Nevers, d'une part, évoque, parlant de l'avenir de sa nationalité, de vastes bibliothèques, des musées et des universités, et, d'autre part, projette de fonder une compagnie de colonisation pour aller défricher des terres neuves, il enchâsse ce double discours dans une vision idéalisée de l'Antiquité qui lui avait été inculquée au collège. La volonté, à travers les lectures de Virgile, de souder ensemble ces deux conceptions antithétiques de l'avenir existe bel et bien, quoiqu'elle nous paraisse aujourd'hui, avouons-le, bien naïve.

À cet égard, il me paraît assez curieux que Bouchard (qui, dans *Quelques arpents d'Amérique*, avait tant fait pour réhabiliter la logique et les stratégies des acteurs paysans en refusant de les mesurer à une rationalité occidentale unique, invoquant à maintes reprises ces « système hétérogènes apparemment contradictoires, mais en réalité soudés dans des interactions relativement fonctionnelles ») se soit refusé de re-

placer les auteurs dans les mouvements intellectuels auxquels ils appartiennent. Edmond de Nevers, par exemple, était un romantique et un antidreyfusard : cela explique maints déchirements que Bouchard se plaît à découvrir et exhumer. La croyance en l'inévitabilité du progrès doublée d'un respect pour les mœurs anciennes, l'enthousiasme pour la science moderne et le culte de la religion révélée, les déclarations démocratiques et l'insistance sur l'autorité, la pitié pour les humbles et l'insensibilité face aux problèmes sociaux, tout cela prend sens dans un courant de pensée qui, dépassant largement le Canada français, visait à articuler des idéaux contradictoires de la civilisation occidentale au moment où l'industrialisation et la démocratisation, les deux révolutions modernes, bouleversaient l'ordre ancien. Édouard Montpetit, quant à lui, était un libéral gagné par l'idéologie de l'économie nationale ; et quand il prônait une science aussi soucieuse de l'être que du devoir être, il endossait une conception propre à la sociologie doctrinale, une sociologie aussi populaire en Angleterre sous la forme de l'idéalisme philosophique qu'en France sous la forme de la philosophie morale.

On reprochera aussi à Bouchard de ne pas assez prendre en compte l'évolution de la pensée des auteurs qu'il analyse. Edmond de Nevers fut un rouge dans sa jeunesse, un merciériste dans la vingtaine et un disciple de Bourassa dans la trentaine. Il fut aussi assez ouvert aux misères des Juifs durant son voyage en Allemagne, avant de se glisser dans la peau d'un antisémite après son premier retour de Paris, en 1894. Sa position face à l'Église catholique a changé dans le même temps, passant de l'anticléricalisme à un conciliant respect de celle-ci en tant qu'institution nationale, ce qui permet de comprendre pourquoi Nevers, tout en proposant une définition laïque de la nationalité, pouvait présenter l'Église comme un rempart contre les visées assimilatrices des protes-

tants anglo-saxons (tous les Anglo-saxons n'étaient pas protestants, mais à peu près tous les francophones étaient catholiques), et ce *sans contradiction*.

On s'étonnera aussi de jugements mal formulés. Affirmer qu'Edmond de Nevers n'a fait « aucune référence au racisme virulent qui infectait la société » américaine étonne, compte tenu que *L'âme américaine* est, de la première à la dernière page, une argumentation soutenue contre un tel racisme. Ce que Bouchard dit de ce livre semble indiquer une lecture rapide, superficielle, peu intéressée à comprendre la visée foncière de l'auteur et la logique de ses conclusions. Par exemple, au dire de Nevers, les attaques des anglophones catholiques irlandais peuvent être, soit salutaires, soit néfastes : salutaires lorsqu'elles éveillent chez le Franco-Américain la fibre patriotique en fouettant sa « fierté de race » ; néfastes s'il se laisse convaincre par les sirènes du mépris anglo-saxon et abandonne la langue maternelle. Nous ne voyons, pour notre part, rien là de contradictoire. Quand Jean-Charles Harvey conspu le virage nationaliste de la Révolution tranquille, lui qui avait tant fait pour son avènement, on peut se demander si c'est pour lui tourner le dos, puisque, au même moment, Pierre Elliott Trudeau, lui aussi, dénonçait la nationalisation d'Hydro-Québec comme forme larvée de national-socialisme et habillait les élites nationalistes de toges de prêtres.

Serait-ce que la position souverainiste du Bouchard citoyen vienne parfois infléchir celle du Bouchard historien ? On s'explique mal pourquoi, par exemple, Arthur Buies succomberait à l'ambiguïté lorsqu'il faisait la promotion de la nationalité canadienne-française et renonçait simultanément à l'idée d'indépendance ; on peut être ardent patriote canadien-français et loyal à la couronne d'Angleterre, comme le prouvent de nombreux exemples d'hommes politiques. On s'explique mal aussi pourquoi la Révolution tranquille (asso-

ciée pour la peine à un sursaut de pensée radicale) aurait pour seul vecteur le néonationalisme, alors que l'idéologie fédérale et humaniste de *Cité libre* a été si puissante dans son déclenchement et sa légitimation sociale et politique. Écrire que « La Révolution tranquille a alors [dans les années 1960] montré que, au Québec, le principal chemin vers la modernité passait par un nationalisme renouvelé » semble passablement boiteux, d'une part parce que Bouchard utilise le concept de modernité sans jamais le définir et en l'associant, *mutatis mutandis*, au simple changement social (c'est ainsi que *Refus global* devient, sous sa plume, un document moderne !), et d'autre part, parce que le nationalisme renouvelé de cette période peut être qualifié d'équivoque au sens que Bouchard donne à ce terme (dans son amalgame de la culture traditionnelle et de la technique, par exemple, ou dans son hésitation quant à sa référence collective, etc.). À la page 233, Bouchard semble reconnaître implicitement que son livre a été écrit avec à l'esprit l'intention de sortir le discours nationaliste, et en particulier souverainiste, du cycle de l'échec dans lequel il s'est longtemps enfermé.

Il aurait été souhaitable que Bouchard mette davantage en relief le discours des quatre penseurs et la réalité qu'ils tentent de décrire. La culture canadienne-française est grandiose : c'est vrai, elle appartient à la grande civilisation française ; c'est faux, les taux d'analphabétisme sont révoltants. Les Canadiens français doivent s'emparer de l'industrie : c'est vrai, tel est le sens de l'évolution moderne ; c'est faux, ils ne détiennent pas les capitaux pour lancer des entreprises et fonder des institutions commerciales et financières. La démocratie est une grande et belle valeur : c'est vrai, elle fait partie des conquêtes du XIX^e siècle ; c'est faux, l'état provincial est un état vassal et le parlementarisme est une politique de patronage. La littérature canadienne-française doit être natio-

nale : c'est vrai, elle doit refléter la nature laurentienne et les valeurs populaires ; c'est faux, à trop vouloir être nationale, elle ne sera lue par personne. La science et l'université doivent être encouragées : c'est vrai, le savoir scientifique est devenue une force à la fois industrielle et démocratique ; c'est faux, le Canada français ne possède ni les ressources ni le nombre pour entretenir des institutions d'enseignement supérieur dignes de ce nom. Etc. Au fond, comme semble l'indiquer Bouchard, le drame foncier du peuple canadien-français au tournant du XX^e siècle, c'est d'avoir voulu se perpétuer par fidélité à son passé et d'avoir été par ailleurs parfaitement inutile à l'avenir de l'Amérique. C'est du fond de cette « impasse » que se comprend le développement d'une pensée impuissante. Bouchard aurait dû, ce me semble, mettre davantage ce fait en lumière tout au long de son livre, plutôt que de reléguer la mise en contexte historique à la toute fin, où elle est résumée en quelques pages. Dans *Les deux chanoines*, le survol des impasses structurelles (sociales, économiques, politiques) auxquelles faisait face la société canadienne-française était mieux fait — quoique toujours trop incomplet car encore une fois plaqué sur le reste de l'interprétation. Et c'est pourquoi sans doute, telle qu'elle s'offre au lecteur dans *La pensée impuissante*, l'argumentation de l'auteur fait trop souvent penser à une répétition de celle développée par Pierre Elliott Trudeau (pas une seule fois cité, soulignons-le) dans son introduction à *La Grève de l'amiante*, lui qui concluait déjà (mais en invoquant, il est vrai, le concept du *cultural lag*) que les Canadiens français s'étaient, pendant cent ans, « condamnés à l'impuissance ».

La société québécoise, nous apprend Bouchard, a fait pendant un siècle de bien mauvais rêves. De mauvais rêves dans le double sens de l'expression : parce que c'était des utopies qui tournaient au cauchemar (le mouvement de coloni-

sation vers les terres neuves par exemple fut non seulement dérisoire en comparaison du flux migratoires vers les villes manufacturières des États-Unis, il a brisé des vies en invitant des jeunes gens à défricher des terres à moitié incultes et en les abandonnant ensuite à la rapacité des grandes entreprises minières ou forestières), et parce que ces utopies n'étaient pas les bonnes. Contre ces mythes inhibiteurs et dépressifs, Bouchard plaide pour des mythes qui ouvrent à l'avenir et favorisent la créativité et l'imagination.

En conclusion, que penser de *La pensée impuissante* ? Ce dernier ouvrage, lourdement documenté, est riche d'intuitions neuves et ouvre à un pan original de recherche. Dans ce trop bref compte rendu, nous avons émis quelques réserves, c'est vrai. Ces réserves se veulent avant tout une manière d'entamer un dialogue et de poursuivre un débat. Qu'on soit d'accord ou en désaccord avec la thèse de l'auteur, il n'en reste pas moins que, en ce moment, au Québec, parmi les praticiens de l'histoire et de la sociologie, Gérard Bouchard est un des seuls de sa génération à se donner l'ambition de produire une œuvre. Je veux dire : une œuvre véritable. En soit, cela n'est-il pas révélateur ?

Jean-Philippe Warren
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia